

Jacques Darras

## Usages de la forêt

dans l'autre sens, l'été, la sommière  
qui, si l'on s'y arrête,  
par quelques descentes de talus linguistiques, quelques  
glissades inertes dans l'économie de la nuit  
charbonnière vient, pour peu qu'on veuille remonter  
la pente jusqu'à l'hypothétique lapsus  
d'origine, de *somma* la somme, la  
sente pour un seul où se confond, sitôt que se fraie  
un passage dans la langue pour la trace forestière  
la charge sommière de la bête, encore nommée  
bête de trait ou bête de somme, mais  
la confusion des branches sied  
particulièrement bien à cette proposition secrète  
d'un chemin fictif qui va d'où il vient, c'est-à-dire  
la touffe verte de l'été, la nuit paresseuse de la nature  
où les familles de feuilles comme de foules frémissantes se  
décomposent dans l'automne d'une tourbe à venir,  
plus nue, plus noire quand, les coudriers paraissant alors  
pour ce qu'ils sont, ne restera au bout extrême de la sinuosité  
que l'invisibilité active  
du ciel dont on dira qu'il est  
d'hiver par la seule facilité qu'il y aura  
à le voir

il ne s'agit pas de l'âge des arbres  
qu'ils ont singulièrement que l'on déchiffre comme une écriture naturelle  
à la disposition concentrique de leur aubier  
les arbres de la forêt n'ont pas d'existence singulière  
tout au plus un accident de la lumière les gauchit-il  
tellement que des pèlerinages parfois rendent un culte  
à l'espèce dévoyée dans l'individu  
il ne s'agit pas de la monstruosité centenaire du chêne  
baptisé « revenant » parce qu'il hante la forêt comme l'ombre  
qu'elle se fait à elle-même dans sa puissance végétale  
de renouveler son ombre à la lumière dont elle se protège

la forêt ne délègue que rarement sa présence  
à des sujets à des surjets qui confisqueraient par une croissance excessive  
l'obscurité où elle se complaît pour la produire en pleine lumière  
une richesse aussi essentielle que la sienne ne se gaspille pas  
en largesses inutiles mais la ressource qui s'abrite sous la profusion  
des feuilles des fûts est une richesse tout à la fois  
fluide et dense à laquelle chacun participe solidairement  
pour l'accroître en sorte que le mystère ne se dévoile pas  
mais qu'il se renouvelle dans sa longévité toujours jeune  
il ne s'agit donc pas de l'âge singulier des arbres qui nous occupe  
mais de la ressource du temps

qu'elles frôlent les jambes la taille  
de qui s'avance dans la souplesse de leurs  
feuilles et rame avec les bras tenus haut  
comme lorsqu'on marche sur le fond de la mer  
et que l'on pare le déferlement des lames  
avec les mains détournant le visage pour essuyer  
la gifle mouillée la caresse de sel  
avant de reprendre pied sur un banc  
de sable où l'écume grésille en petites  
molécules blanches les fougères  
pareillement entraînent à la navigation  
du corps dans l'ombre liquide soyeuse  
qu'elles secrètent entre leurs tiges comme un humus  
diffus qu'elles distillent par les tendons ligneux  
qui s'enracinent dans la terre noire des fossés  
où l'on plonge au point de disparaître jusqu'au  
cou et recevoir la gifle douce des sporanges  
pendant qu'une odeur âcre éclate  
insidieusement enveloppe la tête d'un nuage  
fauve dans lequel toute la terre résume  
la subtilité de sa nuit fait tenir l'aigu  
de son désir dans le triangle sexuel  
de la feuille féminine

le jour nous est donné la contre-épreuve  
nocturne n'invalide pas cette portion  
de terre transparente qu'il appartient  
à l'œil de refléter dans l'oubli de sa propre  
nature si bien que longtemps le ciel nous aura  
regardés du regard que nous lui prêtons  
par une sorte de réciprocité divine où

nous perdions sciemment au change  
afin que le déclin de notre jour  
s'ordonne à l'infaillible voyage  
de la lumière car le jour nous est donné nous ne savons  
véritablement qu'en faire le jour nous est  
échu en partage l'autre moitié dont il semble  
que celle-ci se soit déprise nous est obscure  
l'image de la nuit la peint mais la nuit ne dit pas  
qu'elle est la contre-épreuve de la lumière en sorte que  
nous n'aurions que l'ignorance à partager  
s'il n'y avait au cœur de la forêt la clairière — le  
jour nous est donné mais la clairière se gagne  
comme un jour plus avant dans l'épaisseur du jour qui  
tandis que le travail des feuilles à naître à se liguer  
en frondaisons humides autour de lui s'ourdirait  
se délivrerait de la terre même ne viendrait plus seulement  
du regard comme d'une abondance superflue d'une générosité  
déplacée que nous ne saurions comment rendre ni  
à qui mais se chargerait de l'eau des sources de la forêt  
des lentilles vertes des mares où boivent les chevreuils  
altérerait désaltérerait notre soif d'absolu

parce que sa maturité est noire et que  
ronde elle tient en équilibre instable  
dans la paume ouverte le plus platement possible  
et que le plus souvent, tout à côté d'une noire,  
sans que celle-ci bouge et que la paume se  
referme si peu que ce soit de peur de la blesser  
se déposent successivement une autre noire, plus  
petite, plus rerite mais vraisemblablement  
pas moins sucrée, puis une quasiment rouge,  
pour le contraste des couleurs, cueillies  
avec l'autre main au roncier cependant que les pieds  
s'assurent maladroitement de la soumission temporaire  
des ronces, de sorte que le corps tout entier  
se tend en un effort inouï de  
tendresse, la mère  
demande qu'on la désarme par l'art  
du choix et des comparaisons, qu'on la  
retienne dans le suspens d'une  
caresse absolue, qu'on la goûte  
entre plusieurs avant de la porter  
directement sur la langue et de presser le palais

contre sa chair et d'exprimer le jus dont la teinte violette  
et noire s'imprime, indélébile,  
sur la main

ce n'est pas de l'ombre qu'il y a entre les hêtres  
car les hêtres sont trop élevés leurs cimes trop proches  
du ciel pour exclure tout à fait la lumière  
de leur entourage mais à travers  
le tissu végétal qui recouvre très haut la convergence  
des troncs et qui donne du jour une version solaire  
unanime sur le revers des feuilles en transparence  
desquelles le ciel se présume jaune la lumière se  
décompose laisse les marques de sa provenance astrale  
à la lisière enfeuillée de la terre  
cependant que le peu de rayons obliques  
qui poursuivent son voyage plus avant jusqu'à la terre réelle  
la terre noire entre les racines se diffusent  
tout à coup pèsent d'une gravité de brume de sorte  
que le corps transparent qui rend toute chose visible  
devient visible à son tour au moment même de perdre de son  
efficacité la lumière meurt au ciel mais advient  
à la terre qui la colonise subtilement  
qui la colore en bleu en vert au bain de  
ses mares emplies d'une macération de fâines  
l'eau monte comme par un chaume et nous buvons  
cette humeur lumineuse qui ne s'appelle ombre  
que par manque d'une détermination

lieu de la peur, car les arbres, fantômes d'eux-mêmes  
se dédoublent, se déprennent de conciliabules secrets où  
conspirait la quintessence immobile du vent cependant que  
les feuillages supérieurs donnent le change, bruissent d'un  
message aérien banal, le bois retient ses souffles ne les  
libère que convertis en ombres animales aussi nombreuses  
qu'il y a de craintes dans la respiration d'un seul homme  
progressant entre les branches vives qu'il contourne en se  
baissant tandis que craquent les rameaux morts sous ses pas  
dans la pourriture des feuilles agglutinées au terreau et que  
son haleine met en fuite toute une ramure d'ailes à peine  
reconnaissables, comme une église le bois, mais plus secrète,  
plus profondément religieuse d'une résonance infiniment plus  
sonore que le moindre assemblage de fûts et de dalles urbains,  
introduit dans le vif du silence que suscite, par sa seule présence

le fidèle, l'homme lié à son souffle par un contrat dont l'origine recule, s'accointe avec le suspens nocturne, se diffère au contact de feuilles invisibles comme si la singularité de chacune s'éveillait sous sa singularité à lui, que le monde s'épelait à l'envers du bruit par crainte que le secret du jour ne se divulgue alors que plus haut à la lisière du ciel passe l'invasion du vent comme une forêt en marche unanime allant combattre quelques moulins aux ailes en forme de branches

disparaître est la tâche répétée du chevreuil qui se met à distance de quelques bonds comme pour confisquer la sauvagerie l'emporter avec lui au profond de la forêt sans laisser à quiconque d'autre ce précieux souci sachant que ce n'est pas le propre de la bête de craindre l'homme lui-même tant que de redouter qu'il ne s'approche par familiarité des lisières qui lui sont interdites s'acquitte donc de son rôle avec l'empressement d'un garde forestier dont il prend parfois la tenue de feuilles mortes invisibles à l'œil humain qui n'étant pas conçu pour la fuite n'affleure pas à la surface des peurs végétales ne tressaille pas d'une simple humeur des sèves mais contemple longuement depuis l'abri frontal de ses tempes la disparition sauvage à laquelle il ne sait contribuer que par la crainte qu'il inspire comme si c'était chaque fois l'horizon qui s'enfuyait avec la robe fauve claire d'une bête pour que le temps de la création se retende d'un écart que la question fuse derrière cette proie vive qui s'en va dont la mort quand bien même elle la rattraperait d'une graine subtile du plomb à sonder l'existence ne pourrait jamais tout à fait interrompre le départ de ce qui ne se domestique pas mais toujours emporte plus loin avec soi le mystère de la forêt comme d'un temple mobile à la distance d'une dissidence obstinément recommencée d'une hérésie naturelle instituant l'inconciliable schisme du vivant avec lui-même que les victimes désignées conservent

non pas diffus dans ses sources mais concentré sous la forme cylindrique d'une haute bûche de fonte de la hauteur presque d'un écolier chargé d'entretenir son âme, un peu comme un arbre tronqué qu'une branche



en tôle métallique reliait au plafond puis à la prise principale  
d'air qui était comme un grand appel céleste à travers la maison  
nous grandissions avec le feu à longueur de matinées géographiques  
où la carte du monde la planisphère fonçait ses abîmes océaniques  
bleu cependant que la carte de nos joues s'allumait d'une couleur  
forestière locale que des biches brillaient à travers nos yeux  
que nos oreilles pointaient comme des broques à saisir les essences  
qui nourrissaient la flamme dans le ventre de la chaleur parfois  
l'un d'entre nous moins fiévreux que les autres ou parce que se tenant  
près d'une fenêtre il écoutait l'autre feu de la nature aux flammes roides  
raidir les tiges de l'herbe et qu'il craignait pour son oreille se levait  
venait à la gueule de fonte qu'il ouvrait d'un geste vif et court de qui  
se brûle la charnière grinçant en retombant puis sans perdre  
une seconde balançait une bûche neuve à l'appétit des flammes  
qui lui léchaient les doigts comme avec de la reconnaissance bruyante  
de bête demi-sauvage c'était toute la forêt qui ronflait alors avec ses rêves  
ravivés l'expansion des sous-bois se gonflait d'un automne plus roux  
que toutes les rousseurs de l'automne véritable qui procède à petit feu  
par sauvettes nocturnes l'embrassement des hêtres se communiquait à nos âmes  
lumineuses d'oiseaux de l'hiver perchés sur leurs bancs scientifiques  
où ils apprenaient à survoler l'immensité du monde avec des regards  
d'aigles mais la chaleur était locale la source venait de plus loin que  
la surface même courbe de la terre laquelle rétrécissant comme une planète  
que l'on quitte se chagrinait à la rondeur d'une boule de papier flambante  
que nous jetions au centre de la forêt en feu la terre brûlait dans la  
simplicité conquérante de l'élément feu et nous la tribu primitive accroupis  
dans le savoir nous étions d'invisibles nomades chamanes de l'air tournant  
plusieurs fois par jour autour du globe avec la mobilité subtile de l'incendie

une main, d'un geste  
désigne une coupe, rassemble  
quelques têtes chevelues qu'elle  
réduit à calvitie totale,  
l'œil est déjà nu qui contemple  
l'allée où les fantômes ne hanteront plus  
le jour de leurs ombres, la laie  
fulgure, comme un carré de ciel  
qui s'abattraît à plat, aplattrait  
les ronces, sans écraser  
les mûres, les fraises sauvages  
pendant qu'instantanément convertis  
en stères, sans que saigne  
aucune blessure de hache, les hêtres  
attendraient en martyrs

résignés qu'on les brûle, disciplinés  
par la corde qui les mesure, la main  
parfois se ferme sur la forêt, fait craquer  
les os du frêne, la main armée  
ailleurs la même qui s'abaisse jusqu'à terre  
d'un geste désuet de glaneuse, exerce  
distinctement son droit d'affouage, recueille  
le temps mort en branches comme une collection  
privée d'instantanés naturels, pour peu  
qu'elle s'ouvre alors, recèle,  
la recéleuse, la marque  
d'une forêt de lignes inscrite par tant  
de bifurcations, de laies  
de sommières, de sentes qui se coupent  
se croisent, se recourent  
qu'un arbre y lisant d'en haut son destin  
s'y perd.

---

*Usages de la forêt* est extrait du sixième fragment de *La Maye* dont sont parus les fragments I/III (in hui 1981/1985, 3 Cailloux, Amiens).